

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Inv. 6153

LA LIBERTÉ

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

*Liberté, Liberté chérie
Combats avec tes défenseurs
(ROUGET DE L'ISLE)*

*Un peuple n'est vaincu que
lorsqu'il accepte de l'être.
(FOCH)*

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -- SAINT-PIERRE



LA VICTOIRE TROUVERA LA FRANCE AU PREMIER RANG ET LES ARMES À LA MAIN...

*Voici le texte du discours que prononça le 31 décembre
le général de Gaulle à l'occasion du nouvel an.*

«Une année disparaît dont l'histoire dira qu'elle fut une des plus grandes que vécut la France. Oh! non point certes que notre patrie y ait perdu dans sa puissance. C'est un pays torturé par l'ennemi, puis ravagé par la bataille, bouleversé enfin dans ses moyens d'existence et de production qui vient de vivre les douze longs mois de 1944. Mais c'est un pays résolu, confiant en soi, maître de lui-même qui vient de réapparaître entre l'Atlantique et le Rhin. Comme l'homme qui se relevant après un grave accident tâte ses membres, s'essaye à la marche, reprend ses forces et son aplomb, ainsi nous avons fait l'inventaire de nous-mêmes. Nous sommes blessés mais nous sommes debout. Or, devant nous, se tient l'ennemi, l'ennemi qui à l'Ouest, à l'Est, et au Sud a reculé peu à peu mais l'ennemi encore menaçant actuellement redressé dans un sursaut de rage et qui va au cours de l'année 1945, jouer sans ménager rien, les derniers atouts qui lui restent. Toute la France mesure à l'avance les épreuves nouvelles que cet acharnement comportera pour elle comme pour ses alliés. Mais toute la France comprend que le destin lui ouvre ainsi une chance d'accéder de nouveau par un effort de guerre grandissant à cette place qui fut la sienne depuis tant de siècles et qu'il est nécessaire qu'elle garde. Car, en dépit des pertes que nous avons subies, de la captivité de deux millions et demi de nos hommes, des destructions causées à nos moyens de transport et à nos usines, malgré le manque cruel de matières premières, nous avons commencé à nous refaire une grande armée dont tout annonce qu'elle est appelée à jouer un rôle capital dans cette phase décisive de la guerre. Chaque Français, qui réfléchit aux conditions dans lesquelles nous sommes, discerne le dur effort d'organisation, de compétence et de discipline qu'une telle entreprise exige du haut en

bas de la hiérarchie. J'eus naguère l'occasion de dire, je le répète aujourd'hui, qu'à cet égard, le gouvernement a arrêté son plan, qu'il le suit et que je le mènerai tel. Après la mise sur pied en Afrique de forces admirables qui mènent la bataille en Alsace après avoir pris part à toutes celles de la Méditerranée comme aux combats de Normandie, de Paris et de Lorraine, après l'incorporation de la magnifique jeunesse qui a combattu sur le territoire pour sa libération au milieu même de l'ennemi, voici que commencera dans la métropole, les mesures d'appel de classes et de mobilisation. Tout cela est et demeurera conjugué avec les possibilités progressives d'armement et d'équipement que nous procureront à la fois nos propres fabrications et le concours de nos alliés. A ce sujet, je suis heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui, que ce concours vient de nous être largement assuré pour un grand nombre d'unités nouvelles et dans des délais satisfaisants. Jusqu'à l'écrasement total de l'ennemi et l'établissement définitif de la sécurité de la France, d'un bout à l'autre du Rhin, pas un jour ne se passera sans que notre épée soit plus lourde. La victoire trouvera, j'en réponds, la France au premier rang et les armes à la main. Mais aussi, elle la trouvera libre. En dehors des contraintes indispensables de la guerre, chaque Français, chaque Française a repris possession de soi-même et a recouvré la possibilité de peiner, de parler, de croire comme il lui convient de le faire. Et voici que notre peuple, c'est-à-dire la collectivité de 42 millions de Français et de Françaises va pouvoir recommencer à exercer ses droits de suffrages. A moins que les circonstances de la guerre ne viennent soudain s'y opposer, les élections municipales et départementales auront lieu au printemps prochain. Ces élections seront bien entendu provisoires et jusqu'au retour des absents. Il y sera procédé dans la dignité des personnes et dans la liberté des opinions qui doivent marquer le choix des



citoyens dans un pays comme le nôtre accoutumé à la démocratie et d'autant plus résolu à la recouvrer qu'il pratiqua plus cruellement l'expérience de ce que lui coutait le fait de l'avoir perdue. Il y sera procédé sous l'égide et la seule protection de l'Etat Républicain s'exerçant par son gouvernement et ses représentants désignés et responsables. Mais tandis que renait à la vie le pays libre, la nation française se débat au milieu de multiples difficultés quant à ses échanges. Il est bien futile d'énumérer les obstacles que tout le monde connaît. Il est certain que l'activité économique du pays va renaître que peu à peu, à mesure que les transports en énergie iront en s'améliorant, que notre sol cessera d'être un champ de bataille. J'ai raison d'affirmer que l'année 1945 nous apportera de longs mais constants progrès. On peut espérer notamment que le printemps prochain verra revenir dans nos ports un nombre appréciable de navires qui ne seront plus chargés exclusivement de troupes, d'armes de munitions et de rations alimentaires. Aujourd'hui, nous devons nous accomoder à ce que nous avons en tirant durement le meilleur parti possible et supporter courageusement les contraintes et les difficultés. Mais en même temps nous avons le devoir de créer entre tous ceux qui participent à la tâche sacrée de la production française, chefs d'entreprises, ingénieurs, ouvriers, paysans, une atmosphère de réelle et franche collaboration dans l'effort et l'initiative de confiance et de succès qui doit être la psychologie nouvelle de notre activité nationale.

D'autre part, nous devons poursuivre, comme nous avons commencé à le faire, mais sérieusement, solidement, un certain nombre de réformes de base correspondant à la fois aux exigences économiques modernes et à celles du progrès social. Cet effort suprême pour la victoire, la liberté et le renouveau exige l'union de tous les Français. J'entends une union sincère et fraternelle, non point celle proclamée mais bien celle pratiquée. Dans cette guerre, qui dure depuis 30 ans, il n'est que trop facile à chacun de découvrir les erreurs et les fautes des autres. Car qui donc en fut exempt? Sauf le nombre infini de malheureux ayant consciemment préféré le triomphe de l'ennemi à la victoire de la France et qu'il appartient à la justice de l'Etat de châtier équitablement, la masse immense des Français ne voulut jamais autre chose que le bien de la Patrie lors même que beaucoup furent parfois égarés en chemin. Au point où nous sommes et étant donné tout ce qu'il nous reste à faire pour nous sauver, nous relever, nous agrandir, les fureurs intestines, les querelles, les invectives sont injustes et malfaisantes. Dans la communauté française, tous les Français, paysans ouvriers, bourgeois, qu'ils fussent comme on disait naguère, de droite, du centre ou de gauche, ont leur place et doivent la tenir. Nous ne sommes pas de trop en France pour refaire la France mutilée. Au moment où l'année de la libération s'efface devant l'année de la grandeur, que les pensées des 106 millions d'hommes et de femmes peuplant la France et son Empire s'unissent avec confiance, loyalement et fraternellement; que leurs pensées se portent vers nos soldats, nos marins, nos aviateurs faisant valoir par les armes la gloire de la Patrie. Qu'elles n'oublient pas nos vaillants alliés souffrant, luttant comme nous pour la même cause que

nous-mêmes. Qu'elles aillent trouver dans leur tristes-
se nos chers nos braves garçons que l'ennemi nous
prit mais dont chacun détient en lui une part de l'hon-
neur et du combat de l'avenir de la France. Qu'elles
entourent celles et ceux souffrant dans le silence pour
la Patrie: mères en deuil, femmes au foyer vide, en-
fants malheureux, vieux parents seuls, tous ceux et
celles dont le cœur ce soir berce tristement leur cha-
grin. Français, Françaises que vos pensées se rassem-
blent sur la France. Plus que jamais elle a besoin d'être
aimée et suivie par nous tous qui sommes ses enfants.
Et puis elle l'a tant méritée!»

La composition de l'Assemblée

L'Assemblée Consultative compte 248 membres:	
Résistance métropolitaine.....	148
Corse et Résistance extra-métropolitaine...	28
Parlementaires	60
Représentants de territoires d'outre-mer... .	12

Fonctionnement.

Sessions ordinaires: Tous les trois mois. Durée: un mois.

Sessions extraordinaires: A la requête des 3/4 de ses membres ou à la demande du gouvernement. Durée: 15 jours maximum; fréquence: une seule session extraordinaire entre deux sessions ordinaires.

Sessions exceptionnelles: A tout moment, à la demande du gouvernement.

Votes: Emis à la majorité absolue des membres présents, qui doivent être au minimum cent.

Attributions.

Les attributions de l'Assemblée ont été fixées par une ordonnance du 11 octobre 1944.

Rappelons que l'Assemblée — son nom même l'indique — émet seulement des avis sur les questions dont elle est saisie par le gouvernement.

Mais son avis est obligatoirement demandé:

- sur le budget général;
- sur les projets d'emprunts supérieurs à 500 millions.
- préalablement à toute loi touchant au statut des libertés individuelles, à l'organisation des pouvoirs publics et à la structure économique et sociale du pays.

Elle peut enfin, sur l'initiative des deux tiers au moins de ses membres, porter à son ordre du jour toute question présentant un intérêt d'ordre national ou demander au gouvernement de lui présenter un exposé verbal «sur une question déterminée d'intérêt national».

* * *

La répartition des sièges.

Dans l'Assemblée Consultative siégeant au Palais de Luxembourg, la répartition des sièges de gauche et de droite est la suivante:

14 Communistes, 2 Union des Femmes de France, 2 Confédération des Paysans Travailleurs, 15 Confédération Générale du Travail, 24 Socialistes, 7 Libération du Nord, 1 Libérer Fédérer, 2 Confédération Française d'Agriculture, 14 Front National, 6 Gauche Indépendante; 23 Radicaux et Gauche Démocratique, 8 France Combattante, Ceux de la Résistance, 6 Libération du Sud, 6 Front Uni de la Jeunesse Patriotique, 4 Prisonniers et Déportés, 6 Franc-tireur, 6 Combat, 2 Résistance, 2 Défense de la France, 3 France au Combat, 1 Lorraine, 4 Confédération Française des Travailleurs Chrétiens, 7 Démocrates Populaires, 2 Ceux de la Libération, 8 Organisation Civile Militaire, 8 Fédération Républicaine, 5 Alliance Démocratique, 40 Terre d'Outre-Mer et France Etranger, 1 Travailleur Intellectuel, 2 Union des Cadres Industriels Français.

* * *

Les femmes à l'Assemblée.

Presque tous les partis et organisations présents à l'Assemblée Consultative désignèrent des femmes dans leur représentation:

Le Parti Socialiste a désigné Andrée Vienot, veuve de Pierre Vienot, Ambassadeur du G.P.R.F. à Londres; la C. O. T.: Marie Couette; le M. L. N.: Lucie Aubrac, Delannay et Dafferre; Ceux de la libération: Madame Verger; Front National: Madeleine Braun; Union des Femmes Françaises: Ramart et Mathilde Péri, veuve du député d'Argenteuil, fusillé par les Allemands; O.C.M.: Madame Lefaucheux; Ordre de la Libération: Madame Pierre Brossolette, veuve du journaliste tué par la Gestapo.

Mensonges? Non..... Vérités ou les bienfaits d'une collaboration

Paris, 31 octobre. — Le nombre des Français qui se trouvent actuellement en Allemagne se décompte comme suit:

780.000 prisonniers de guerre, 225.000 travailleurs dits libres 600.000 déportés politiques, 750.000 déportés au travail forcé, 300.000 Alsaciens-Lorrains déportés ou incorporés dans la Wehrmacht. Ces chiffres viennent d'être donnés, au cours d'une conférence, par M. Henri Fresnay, ministre pour les prisonniers et déportés.

A ces chiffres, il convient d'ajouter le nombre de Français que les Allemands refoulent actuellement des départements d'Alsace, de Lorraine et du territoire de Belfort, vers le centre de l'Allemagne. D'autre part, il y a actuellement en France 2 millions de réfugiés, 1.600.000 personnes ne subsistant que grâce à des allocations et 500.000 sans abri.

En ce qui concerne les déportés politiques et les travailleurs, des messages de 25 mots transmis par la Croix Rouge sont autorisés. Quant aux colis, la situation commence à s'améliorer. 440.000 ont pu être expédiés de France par Genève, dans le courant du mois d'octobre, et on pense que dans un proche avenir les envois mensuels s'élèveront à 1.300.000 colis expédiés par la métropole, 400.000 expédiés par l'Empire 800.000 provenant de la Croix Rouge américaine et 775.000 provenant de la Croix Rouge canadienne.

Ce total de 2.700.000 colis sera réparti aussi bien entre les travailleurs et déportés politiques qu'entre les prisonniers de guerre.

Le ministre se propose d'étendre aux prisonniers politiques, le système de caisses d'épargnes en vigueur actuellement pour les prisonniers de guerre, livrets sur lesquels chaque prisonnier de cette dernière catégorie possède environ 2.000 francs. Le ministre a également l'intention d'augmenter le nombre de «maisons de prisonniers» et des centres d'entraide.

Touchant les opérations de rapatriement, M. Fresnay rappelle qu'un accord interallié a été passé à Londres prévoyant l'établissement d'une sorte de cordon frontalier comprenant une série de centres d'accueil échelonnés de Dunkerque à Bâle. Tout un dispositif doit être mis en place en Allemagne sous le contrôle des autorités militaires alliées.

Sur le Rhin, un barrage aura pour charge de canaliser le flot des évadés pour les regrouper dans des centres de rassemblement. Le gouvernement français, déclara M. Fresnay, prévoit d'autre part, en France même, une organisation qui sera chargée d'aider les rapatriés à rentrer chez eux en leur fournissant un minimum de vêtements et de vivres.

(A.F.I.)

DES PREUVES

Un jugement d'Edouard Herriot,
grand Français, sur Pétain...

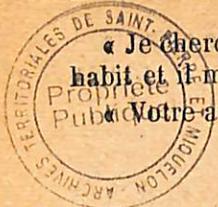
Le quotidien « Résistance » suggère à l'Académie Française d'appeler à elle Edouard Herriot. Ce serait, dit-il, « un geste d'union nationale pour la sauvegarde d'un grand Français. »

« Résistance » publie la lettre suivante qu'Edouard Herriot adressa à un de ses amis qui le félicitait d'avoir renvoyé sa Légion d'Honneur après la décoration des légionnaires:

« Bretel, le 18 Septembre 1942.

« Mon vieil Icard, Merci de votre affectueux compliment. J'ai été heureux de pouvoir risquer pour notre cher pays. On crève d'indignation, de sainte fureur mais ces gens m'ont refait une âme de vingt ans, bondissante et libre, incoercible. J'aime la France à la fois comme on aime sa mère et comme on aime une maîtresse. Un tel amour n'a peur de rien.

« Je ne vais plus guère à Lyon. Si vous en avez l'occasion venez ici. Mais téléphonez avant.



« Je cherche un emploi d'huissier. J'ai un très bel habit et il me reste un stock important de décos. à Votre ami,

E. HERRIOT »

Le même journal publie une conversation qu'Edouard Herriot eut avec ce même ami en Septembre 1942. En voici un extrait. L'ancien Président du Conseil déclare que Pétain a fait un coup d'Etat.

« Il a dupé tout le monde. C'est un défaitiste. C'est un homme rusé et méchant. La veille du jour où j'ai appris par les journaux que je n'étais plus maire de Lyon, il me couvrait de fleurs. Au temps du cabinet Doumergue, j'étais assis à ses côtés à la table des ministres; chaque fois qu'il fallait prendre une sanction contre quelqu'un Pétain réclamait le maximum de la peine. »

Puis Herriot me démontre l'action néfaste de Pétain en Espagne, au Conseil supérieur de l'Armée. Il conclut: « Pétain est le grand responsable. Les autres ne sont que des comparses. Comment peut-on suivre encore un tel homme écrire des odes en son honneur? Vous avez lu dans le « Figaro »? L'auteur de ce chef-d'œuvre, qui en a fait de meilleurs, doit venir me voir. Je n'y serai pas. C'est odieux. »

Sa colère s'achève en boutade:

« Ce poète a la nostalgie de son échec académique. Je comprends sa politique, mais je ne l'admire pas; j'admire sa littérature mais je ne la comprends pas. »

Edouard Herriot conclut la conversation par ces mots:

« La France vivra, un tel pays ne meurt pas, parce qu'il lui a manqué à un moment quelques mitrailleuses. Ah! Pétain aura fait bien du mal! »

Et, posant la main sur l'épaule de son jeune compagnon, il conclut avec rondeur:

« Que la jeunesse de France le sache et ne l'oublie jamais Pétain a vendu ce pays comme un cochon au marché. »

On ne saurait mieux dire.

L'épopée du maquis du Vercors

« Curieuse chose, me disait mon père, d'avoir son fils pour frère d'armes ».

Michel Prévost nous raconte comment il suivit au maquis son père, Jean Prévost, tué dans le Vercors.

Jean Prévost, les jeunes intellectuels britanniques le connaissent bien. Il aimait l'Angleterre, son esprit sportif et sa civilisation. Il était d'ailleurs de race sœur puisque Normand.

En 1940, il salua les défaites avec rage. La résistance devait l'absorber, le porter jusqu'au bout de son expérience humaine. Depuis longtemps il avait rejoint le maquis du Vercors dont il était l'intendant, et en Juin dernier, il commençait de prendre une part plus active au combat. Son fils ainé, Michel était son compagnon d'armes.

Ce jeune garçon dont les traits, les gestes et la voix nous rappellent d'une manière hallucinante la présence de son père, évoque ici cette dure période qui précédait la mort de Jean Prévost.

**

Mon père était chargé de la liaison entre le Vercors et Paris; il était venu habiter Veiron, en face du « plateau » dans la plaine; il était ainsi à portée du Vercors, qu'il gagnait et parcourait à bicyclette, et des lignes de chemin de fer pour Lyon et Paris. Cependant, au printemps, nous allâmes nous installer dans le Vercors afin de ne pas risquer d'en être coupés, si jamais la circulation venait à être interdite. Mon père limita dès ce moment ses voyages au Vercors.

A partir du débarquement, l'activité redoubla sur le plateau. Mon père passait ses journées déhors avec sa bicyclette; des groupes de maquisards faisaient dans les vallées de courtes apparitions; pour moi, je restais à la radio, désespéré de la rareté des nouvelles sensationnelles.

Le 9 Juin, un jeune homme arriva; il avait déposé sa bicyclette contre le mur de la maison; il demanda le capitaine Goderville: c'était le nom de guerre de mon père. Je pris le billet qu'il me tendait, et allai le cacher: C'était l'ordre de mobilisation du Vercors. Mon père aussitôt, prépara son sac et son uniforme, tandis que j'allai chercher les pistolets, empaquetés dans mes bottes et enterrés dans un tas de pierres, derrière la maison.

Mon père partit l'après-midi, à bicyclette, suivant son habitude, son uniforme dans son sac. Je devais le rejoindre le lendemain. Je m'en allai à deux heures du matin, le sac sur le dos; au pont de la Goule Noire, j'ai trouvé l'agent de liaison de mon père et une voiture me déposa près de la ferme où se trouvait alors la compagnie Goderville. Les écuries de la ferme étaient pleines d'armes que des hommes presque tous vêtus de vestons et de pantalons de golf s'occupaient à nettoyer et à monter. Je grimpai dans la grange; des hommes dormaient dans la paille; dans le fond, des officiers étaient allongés autour d'une carte étalée sur le plancher; je m'approchai: « Alors papa ? — Tiens c'est toi, fils? — Oui, je viens d'arriver ».

Un peu plus tard, nous sommes partis en camion pour St-Nizier où nous devions établir notre ligne de défense: notre mission était en effet de verrouiller le plateau et d'attendre des renforts qui ne furent d'ailleurs jamais parachutés. Tandis que les officiers allaient reconnaître le terrain et disposer des avant-postes, je restai au village pour voir monter les mitrailleuses.

Nous avons gagné nos positions le soir, par le train électrique de Grenoble-St-Nizier, arraisonné et requisitionné dans l'après-midi. On a organisé les postes de garde, puis je suis allé m'étendre près de mon père, avec les hommes, dans la paille d'une grange: « Curieuse chose, me dit-il, d'avoir son fils pour frère d'armes ».

Les Boches ont attaqué trois jours après: d'un pré en terrasse, auprès de mon père, je les regardai grimper les longues pentes qui montaient à nos positions, par petits groupes. « Infirmier, me dit papa,

allez vous placer derrière les maisons des Guillets avec le brancard; ne prenez pas le chemin de la crête, passez par celui de derrière ». Je traversais un pré, en arrière des lignes, quand j'entendis les premières rafales de fusil-mitrailleur. J'eus un petit pincement au cœur: c'était ma première bataille. Je suis resté quelque temps derrière les maisons: j'écoulais siffler les balles et éclater les coups de mortier, puis mon père est passé « Allez-vous placer plus haut. Remontez au village et attendez mes ordres ».

Vers midi, nous avons reçu l'ordre de descendre; j'ai recruté une équipe de brancardiers, et nous sommes partis dans une belle ambulance. La bataille avait d'abord fait rage au centre, puis s'était déplacée sur la gauche. Maintenant, c'était plus calme. Les Boches devaient prendre du repos. Quelques hommes nous attendaient. Je demandai des nouvelles de mon père: « Il va bien, les Boches ont compris; la mitrailleuse de son P. C. avait été obligée de se replier; il l'a fait ramener en position juste à temps pour cueillir une section de Boches qui se déployait sur les prés: il en est resté la moitié. Mais il paraît que le lieutenant Armand est gravement blessé. Les Boches ont mis de place en place de bons tireurs qui nous ont fait des pertes ». L'un d'eux nous a guidés vers le bois où gisaient les blessés.

Le premier était un tout jeune homme; il était allongé sur le dos, il avait au bras un large trou rouge clair, au milieu de plaques de sang séché; son visage était absolument blanc, avec des reflets verts; il murmura: « Les salauds, ils m'ont eu mais je m'en tirerai, je leur revaudrai ça ». Les autres l'ont emmené et je suis parti à la recherche du lieutenant Armand: il était encore plus pitoyable à voir; sa chemise ouverte laissait voir un petit trou rouge juste à gauche du cœur; on lui avait ôté son pantalon et ses cuisses apparaissaient toutes déchiquetées et sanglantes. Il gémissait doucement; il a crié quand nous l'avons mis sur le brancard et quand nous avons commencé à marcher, il a commencé à se plaindre « Pas si vite, ça me fait mal au cœur; relevez moi la tête; oh... vous me secouez ». Je pleurais presque; je lui relevais la tête, je surveillais mon pas, mais il se plaignait toujours. Nous avons laissé les blessés repartir avec la voiture, et je suis allé me placer au-dessus du tournant de la route.

Deux autres infirmiers sont venus me rejoindre, envoyés de St-Martin. Le combat avait repris avec violence, vers le centre. Un moment, je suis descendu aux maisons et j'ai rencontré mon père: « Qu'est-ce que tu fais ici? - Je viens voir s'il n'y a rien à faire. Et comment va le combat? - Hé bien, les Fritz montrent une grande arrière, mais nous les avons repoussés à la grenade; Ittier fait des merveilles avec son bézouka, et tout à l'heure, Roland avait épaulé le mortier pour mieux viser; mais pourquoi es-tu descendu sans ordres; c'est très bien d'être brave, mais il ne faut pas courir sans raison au devant du danger. Je pensais qu'il y avait quelque chose à faire, et qu'on ne m'appelait pas parce que tu es mon père ». Je remontai en compagnie d'un chasseur blessé au bras gauche, et j'allai rejoindre mes compagnons.

Tout à coup, de violentes explosions se sont mêlées au bruit de la fusillade pendant que s'élevait un nuage

de fumée noire. Nous sommes descendus voir tous les trois. En bas nous trouvons papa tout joyeux: « Vous avez vu les grenades? Un Boche a voltigé au-dessus des arbres. Mais que s'est-il passé exactement? Les Boches ont essayé de prendre d'assaut le talus au-dessus du carrefour; on les a repoussés à la grenade; je crois que c'est fini pour aujourd'hui ». Un peu plus loin, le toubib panse un blessé. On nous explique: « Il a reçu une balle explosive dans les jambes; un autre a été achevé à coups de mitrailleuse à bout portant; mais ils ne l'ont pas emporté au paradis ».

Déjà, au bout du chemin, apparaissent le Commandant et le Capitaine Durieux: « Bravo, Goderville, vous leur avez montré de quel bois vous vous chauffez » Ils sont partis inspecter les lignes.

Nous sommes allés avec le brancard, voir s'il n'y avait personne à ramasser. J'ai vu là mon premier mort: il était couché le long d'un talus, sa mitrailleuse près de lui. Je n'osai d'abord pas le toucher, puis j'ai pris son épaule gauche pour le mettre sur le brancard. Son bras était raide et légèrement gluant; il avait sur la figure une grande tache rouge en étoile. Nous l'avons laissé près des maisons et nous sommes allés nous asseoir plus loin, et boire un peu de lait.

Je suis remonté à St-Nizier avec papa; les gens voulaient l'embrasser. Il dit « C'est un bel anniversaire pour moi ». (Ce jour là le 13 Juin, il avait 43 ans).

« Vois-tu, me dit-il, en dinant, j'ai toujours espéré qu'un coin de France se libérerait tout seul; mais promets-moi d'être prudent la prochaine fois ».

Le lendemain, les Boches nous ont bombardés au canon; le surlendemain nouvelle attaque en force. Je suis resté une bonne partie du temps allongé sur la grand-route. J'ai eu très peur quand il a fallu aller chercher un blessé en terrain découvert; on voyait toute la plaine, on nous voyait de partout, et avec ce maudit brancard, pas moyen de ramper; ils nous ont manqués. Nous avons entendu la bataille se rapprocher, puis nous nous sommes repliés sur St-Nizier. On nous a alors renvoyés pour chercher un blessé à l'arrière-garde; nous étions quatre au brancard; j'étais trop excité pour avoir peur, et pourtant des balles sont passées au-dessus du brancard, entre nous.

Je n'ai su que plus tard que mon père, malgré une jambe malade, avait refusé la voiture du Commandant, et s'était replié par la montagne avec ses hommes.

Nous nous étions repliés sur de nouvelles positions; j'étais resté avec le docteur Bailly et nous avons accompagné la première compagnie dans la montagne, trois jours de pluie, trois nuits de neige, et presque rien à manger; puis j'ai eu une permission.

J'ai rejoint Bailly à Méaudre, la compagnie de papa s'y trouvait; elle y resta cinq jours: les deux sections étaient en position, il n'y avait là que le groupe du commandement; tout le monde mangeait à la même table. Nous causions un peu de tout: mon père contait des anecdotes sur la Troisième République, les hommes disaient de bonnes histoires; d'autres fois, nous parlions littérature, mathématiques, ou bien nous disions du mal de l'armée.

Mon père fut bientôt relevé, pendant que nous résions sur place.

A partir du 14 Juillet, les avions allemands bombardèrent le Vercors presque quotidiennement; le 21 Juillet, l'ennemi lança deux divisions à l'assaut du plateau, tandis que ses parachutistes occupaient Vassieux et le terrain de parachutage. Nous étions 24.000, nous fûmes trois jours. Je me trouvais aux Jarrands; les Allemands ne nous y attaquèrent pas; trois jours de suite, j'entendis la fusillade vers Herbonilly, Corançon et Val Chevrière.

Mon père tenait ces positions avec deux compagnies; ils l'attaquèrent avec deux régiments; ils passèrent le troisième jour à cinq heures de l'après-midi; mon père alla avec ses hommes habiter la grotte des Fées. De notre côté, tournés par notre gauche, nous avons dû nous replier; nous avons descendu en pleine nuit une falaise à pic; mes pieds me faisaient mal, j'avais les yeux rivés au sac de celui qui marchait devant moi; de la main droite, je tâtais la falaise, du pied gauche je cherchais le vide. Nous avons pris les bois; nous étions groupés par quinze ou vingt, dans les taillis; les Allemands parcouraient les chemins par groupes de soixante à cent cinquante, et patrouillaient parfois sous bois; nous n'osions gagner les rares points d'eau que très tôt le matin, ou très tard le soir; les Allemands ne sortaient pas la nuit. Nous avons été plusieurs fois surpris par les patrouilles; on pouvait toujours craindre une surprise.

Un jour, le toubib arriva; il me donna l'ordre de rejoindre la compagnie Duffaud, au-dessus d'Autrans; nous avons marché vingt heures sur vingt-quatre, par bois, par les crêtes; le Commandant Durieux se trouvait avec l'une des sections; ils habitaient des tranchées naturelles, au milieu de blocs de rochers.

J'étais épuisé quand j'arrivai là; je vis le Commandant venir vers moi: « Goderville, tu connais la nouvelle? — Quelle nouvelle? — Ton père... tué ». Il me posa la main sur l'épaule, je vis la tranchée danser dans tous les sens, et je m'assis pour pleurer; je suis resté couché trois jours au fond de la tranchée, à me répéter « Ce n'est pas vrai »

C'était vrai cependant; avec quatre autres officiers, il avait voulu rejoindre le Commandant Le Ray des F.F.I. de Grenoble. Ils avaient été surpris par un poste allemand et tués sur place.

Je suis tombé malade; on m'a fait soigner dans une ferme. Quand les Allemands eurent évacué le Vercors, le docteur Bailly m'autorisa à retourner à la maison; la guerre était finie pour moi.

Maintenant que je suis rentré chez moi, on continue à me considérer comme un petit garçon; j'ai été assez grand pour me battre, je ne le suis pas assez pour avoir du café après le déjeuner. On ne me donne qu'un sucre.

Chronique locale

MINISTÈRE COLONIES

A ADMINISTRATEUR ST-PIERRE ET MIQUELON

Paris, le 1^{er} Janvier 1945

Je vous adresse à l'occasion de la nouvelle année mes vœux sincères pour vous même et pour les populations que vous administrez au nom de la France.

Veuillez leur dire que la France est heureuse et fière de leur union, de leur dévouement et de leur courage pour remporter la victoire contre un ennemi odieux. Tous ensemble ils se retrouveront avec elle au rendez-vous de la paix. En cette fin d'année la France pense aux peuples de l'Empire associés à son destin. Elle pense à ceux de notre chère Indochine, elle compte sur eux. Qu'ils comptent sur elle.

Les événements de la Quinzaine

Chronique politique :

(a) *Activité du Gouvernement:* Le conseil des ministres s'est réuni le 29 décembre. Au cours de cette séance, M. Diethelm fit approuver certaines mesures de mobilisation dont la première vise la classe 1943. Le Gouvernement approuva ensuite un programme corrélatif à l'armement et l'équipement de l'armée pour les trois premiers mois de 1945, puis adopta deux ordonnances portant sur la fixation des crédits applicables aux dépenses, d'une part de la défense nationale, d'autre part des services civils pour les premiers mois de l'exercice 1945, en attendant l'examen d'un projet d'ensemble par l'assemblée consultative. Monsieur Pléven soumit un projet d'augmentation et d'abattement à la base pour impôt cédulaire sur les salaires et augmentation des droits sur l'alcool dont le rendement peut atteindre un milliard et demi. Enfin sur la proposition de Monsieur Tixier, le gouvernement décida la dissolution des associations ayant pour but de faire échec au rétablissement de la légalité républicaine.

Le 30 décembre, Monsieur Bidault exposa devant le conseil la situation internationale. Le général Catroux fut ensuite nommé ambassadeur de France à Moscou puis sur la proposition de Monsieur Pléven, le gouvernement adopta une ordonnance portant sur la réforme des traitements et aménagement des pensions de fonctionnaires. Les caractères de cette ordonnance sont les suivants: 1^e établissement d'un traitement de base pour tous les fonctionnaires; 2^e établissement d'une progression des traitements conformément à la hiérarchie des fonctions; 3^e suppression de toutes les indemnités accessoires; 4^e obligation de l'épargne sous forme d'un pécule pour tous les traitements élevés; 5^e accentuation des avantages dont jouissent les fonctionnaires chargés de famille; 6^e révision de toutes les créations d'emplois réalisées depuis le 16 juin 1940 et prévision de mesures destinées à améliorer le rendement du personnel.

Le conseil des ministres se réunit ensuite le 3 janvier et consacra sa séance à un certain nombre de mesures de caractère technique. Il décida notamment de relever à partir du 15 janvier, le tarif des chemins de fer de 40% pour les voyageurs et de 70% pour les transports maritimes.

Un projet d'ordonnance de M. de Menthon apporta une modification aux principes sur lesquels ont été établis jusqu'à présent les juridictions françaises. Il prévoit en effet que les tribunaux de première instance pourront désormais juger valablement avec un seul magistrat. Le système du juge unique en vigueur dans

de nombreux pays étrangers fait donc son apparition en France. L'adoption de cette mesure pourra rendre disponible un assez grand nombre de magistrats qui pourront être utilisés pour accélérer les jugements des collaborateurs.

M. Capitant ministre à l'éducation nationale, fit adopter le texte rétablissant le système de la «gratuité de l'externat».

Le 4 janvier, le conseil des ministres se réunit sous la présidence du Général de Gaulle qui a fait un exposé de la situation militaire.

M. René Meyer fit ensuite adopter par le gouvernement une ordonnance relative à l'administration centrale de la marine marchande.

Le même jour, le CNR se réunit sous la présidence de M. Saillant et ouvrit un large débat sur la situation militaire. Le CNR demanda la mobilisation de toutes les grandes forces de production pour renforcer l'effort de guerre du pays.

D'autre part, la commission de la Défense Nationale à l'Assemblée Consultative nomma des commissaires avec mission de procéder à l'investigation des usines travaillant pour l'armée. D'autres commissaires iront sur le front enquêter sur les conditions matérielles et morales des combattants.

(b) *Mesures d'épuration:* Les collaborateurs continuent à comparaître devant la cour de justice. Cette semaine Henri Béraud, journaliste bien connu écrivant dans «Gringoire», Paul Chack et Angelo Chiappe ont été condamnés à mort.

A Marseille, l'ancien directeur du «Petit Niçois», Albert Lejeune, a été condamné à mort et fusillé le 3 janvier. A Poitiers, le général Vergnault ancien directeur de la manufacture d'armes de Chatellerault fut condamné à 15 ans de travaux forcés et fut frappé de l'indignité nationale. Pichard, dit Pacé, ancien conservateur de la bibliothèque de Versailles, fut également condamné à 10 ans de travaux forcés et frappé de l'indignité nationale.

Par ailleurs le chanteur Tino Rossi a été mis en liberté provisoire, alors que Lemaigre Dubreuil, ancien secrétaire du général Giraud, et le littérateur René Benjamin ont été écroués à la prison de Fresnes.

(c) *Mesures financières:* Monsieur Pléven annonça à la presse que l'emprunt de la libération a atteint 164 milliards 200 millions.

Au ministère des Finances, une direction du blocus fut créée. Son rôle consistera à étudier toutes les questions se rattachant à la guerre économique. Un premier résultat vient d'être obtenu en ce qui concerne la réalisation du programme des importations établi par le gouvernement français au sujet duquel M. Monnet poursuit, à Washington, les négociations commencées à Londres.

Ce programme, comporte pour une période allant jusqu'à la fin de juin, 3 millions de tonnes d'importation. Les autorités britanniques mettent à notre disposition leurs propres stocks de matières importées telles que la laine, le coton pour que nous n'ayons pas à supporter de longs délais de transports depuis les pays producteurs. 4 navires sont en cours de chargement pour le premier envoi. Nous avons également aux

Etats Unis des missions d'achat. Le premier chargement de 13 000 tonnes de produits alimentaires et de 15 000 tonnes de matières premières pour l'industrie est déjà effectué.

(d) *A Paris:* Le chef de la France reçut les membres du corps diplomatiques et les vœux traditionnels lui ont été présentés par Mgr Roncalli, nouveau nonce apostolique. Les représentants des corps constitués se rendirent ensuite à l'hôtel de la présidence et furent tous à tour accueillis par le général de Gaulle, qui reçut ensuite les membres du gouvernement.

A l'occasion du nouvel an, des échanges de messages ont eu lieu entre le chef du GPRF, le roi Georges VI, le Maréchal Staline, le Maréchal Chang Kai Check, M. Roosevelt, le roi Georges de Grèce, le roi d'Egypte, le roi de l'Iran, l'empereur d'Ethiopie et la reine des Pays Bas.

Le 3 janvier, au GQG, interallié, une conférence relative aux opérations militaires sur le front de l'Ouest réunit le général de Gaulle, M. Churchill, le général Eisenhower, le maréchal Montgomery, le général Juin et le maréchal de l'air Sir Alan Brooke.

(e) *En Europe:* Le comité national polonais de Lublin a été reconnu par l'U.R.S.S. comme gouvernement provisoire de la Pologne.

En Grèce, un accord est sur le point d'intervenir entre les autorités britanniques et les groupes «Elas et Eam».

En Turquie, l'Assemblée nationale turque décida de rompre ses relations diplomatiques avec le Japon.

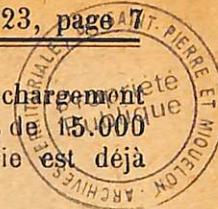
A Washington: On prévoit la conclusion d'un traité franco-anglais similaire au pacte franco russe et anglo-russe.

Chronique militaire:

(a) *Front de l'Ouest:* La bataille continue à faire rage tout le long du saillant ennemi des Ardennes constituant deux fronts. Dans le nord de ce saillant les opérations sous le commandement du maréchal Montgomery se développent favorablement et la première armée américaine réduit chaque jour la poche allemande, refoulant l'ennemi vers la frontière belgo-allemande. Les alliés passant à l'attaque délogèrent les nazis des villages de Arbrefontaine, Bure, Lafalise, Fraiture, Lierneux, Ordeigne, Rendeux et se battent aux abords de Rochefort. Dans ce secteur, les forces de Von Runstedt ont été obligées d'effectuer un repli général devant la pression des blindés alliés.

Sur le flanc sud du saillant, la 3^e armée sous les ordres du général Bradley passa également à l'attaque entre Saint-Hubert et Bastogne s'emparant de Romagne, Houmont, Cherogne, Saint-Hubert et dégagea la route «Arlon-Bastogne». Toutefois la pression nazie reste forte dans le secteur de Bastogne et les alliés ont dû évacuer une seconde fois le village de Flamierge situé au Nord-Ouest de cet important centre de communications.

Dans le Luxembourg, des unités de la 3^e armée ont traversé la «Sure» au Sud de Wiltz et ont nettoyé de l'ennemi les localités de Coesdorf et de Dahl. On estime que depuis le début de son offensive déclenchée le 16 décembre, von Runstedt perdit au moins 100 000 hommes.



Sur le front d'Alsace-Lorraine, la 7^e armée américaine passa à l'attaque sur la route « Sarreunion-Haguenau » qu'elle débarrassa de toute menace ennemie.

Devant la poussée ennemie entre Bitche et le Rhin la 7^e armée dut abandonner la ville de Wissembourg, et l'ennemi était même parvenu à 9 km. d'Haguenau et à 16 km. de Strasbourg. Mais le 8 janvier l'initiative passa, dans la plaine d'Alsace comme dans les Ardennes, aux mains des alliés qui enrayerent la menace pesant sur Strasbourg après que l'ennemi eut établi deux têtes de pont au nord et au sud de la capitale alsacienne. Toutefois, les villages de Cambshiem et de Offendorf sont encore aux mains des allemands mais ces derniers ont dû abandonner Saint-Attmatten et Sessenheim.

Sur le front de la première armée française, l'ennemi lança une forte attaque au Nord-Est de Mulhouse et réussit à enregistrer des gains substantiels.

Une trêve a été conclue entre les autorités américaines et allemandes, pour permettre à la population de Saint-Nazaire d'évacuer la ville.

Front de l'Est: Les Allemands passèrent à l'offensive au Nord-Ouest de la capitale hongroise dans la région d'Estergom, ville que les russes ont dû évacuer devant la pression de l'ennemi qui jette dans la mêlée les réserves qui devaient primitivement assurer la défense de l'Autriche, dans l'ultime tentative de délivrer la garnison de Budapest assiégée. Jusqu'à ce jour, tous les efforts nazis ont été vains et les russes, tout en contenant ou en repoussant les assauts allemands, ont détruit un matériel de guerre considérable.

De son côté, la garnison allemande de Budapest essaie de se frayer un chemin pour rejoindre le gros des forces nazies tandis que les soviets se livrent à une véritable chasse à l'homme attaquant, en coordination avec l'aviation soviétique, les nids de résistance allemands.

Au nord d'Estergom, les forces du général Malinovsky, brisant les lignes de défense allemandes, s'emparèrent de l'importante jonction de Madar à 15 km. de Komarno, ville tchèque située au Nord-Est de Györ et sur la route menant à Bratislava. En Tchécoslovaquie, nos alliés soviétiques se battent toujours pour la possession de la ville de Lucenec, base de départ pour la prochaine offensive de Malinovsky vers Bratislava.

En Yougoslavie, le Monténégro est complètement libéré et les opérations de nettoyage se poursuivent dans les autres parties du pays.

En Italie: Les forces canadiennes de la 8^e armée se sont emparées de San Alberto au Nord-Ouest de Ravennes et continuent leur avance bien que l'ennemi ait jeté dans la bataille de nouveaux éléments blindés.

Sur le front du Pacifique: Sur toute l'étendue du Pacifique les forces aériennes des Etats-Unis continuent à pilonner inlassablement les positions nippones. Tandis que les « B 29 » se portent sur Tokio, les fortresses volantes américaines attaquent fréquemment Formose, Bangkok (capitale du Siam) et l'île de Luzon, île sur laquelle les forces américaines viennent de débarquer en force s'emparant après quelques heures de combat, d'un aérodrome.

Dans les Philippines au cours de cette quinzaine, les américains, qui continuent leur avance sur l'île de

Mindoro et leurs opérations de nettoyage sur celle de Leyte, ont également effectué des débarquements sur l'île de Fais ainsi que sur l'île de Marenduquo.

Etat-Civil de Saint-Pierre

NAISSANCES :

29 décembre 1944. — Olaizola, Esther-Raymonde-Pierrette.
 3 janvier 1945. — Bouget, André-Michel-René.

MARIAGES :

30 décembre 1944. — Guillaume, Robert et Jauréguiberry, Lucienne-Andrée.
 6 janvier 1945. — Lepape, Eugène-Marie et Poirier, Andréa-Emilie-Julie.
 10 janvier 1945. — Castaing, Norbert-Georges-Jean et Dagueur, Marguerite-Marie-Henriette.

DÉCÈS :

29 décembre 1944. — Zavala, Anita-Marie-Joseph, veuve de Le Tiec, Jean-Marie-Eugène.
 4 janvier 1945. — Nicolas, Robert-Arsène-François-Firmin.

Les familles Nicolas, Francis; Revert, Jean; Luberraga, Pierre; Arrozemena, Pierre; Lesoavec, Jules; Lebourg remettent toutes les personnes qui leur ont témoigné de la sympathie lors de la perte douloureuse qu'elles viennent d'éprouver en la personne de M. Nicolas, Robert, leur fils, neveu et cousin.

L'ESPAGNOL Gustave

Quai de la Roncière — SAINT-PIERRE

Articles de Ménage

Ripolin et Peintures toutes couleurs

Essences -:- Huile de lin -:- Mastic -:- Vernis
 Verre ordinaire et imprimé, etc.

Appareils de Chauffage en tous genres

Eugène THEAULT

QUAI DE LA RONCIERE

FERBLANTERIE - QUINCAILLERIE

POSES APPAREILS DE CHAUFFAGE
 SALLE DE BAINS ET ACCESOIRS

Il est temps de songer à votre provision de Charbon. La Maison PATUREL FRERES a toujours su servir et accomoder sa clientèle de façon satisfaisante. Pourquoi changer de fournisseur? Vous n'y trouveriez aucun avantage.

Venez donc vous faire inscrire sans plus tarder, vous pourrez ainsi vous assurer votre approvisionnement pour l'hiver.

Vous avez le choix entre le charbon de la Vieille Mine et celui du Bras d'or.